Henry Heller. *Iron and Blood. Civil Wars in Sixteenth Century France*. Montreal & Kingston: McGill-Queens University Press, 1991, Pp. 191.

Malgré ce que son titre peut laisser croire, ce livre ne se veut pas une histoire des guerres de religion en France. Henry Heller tente plutôt d'expliquer pourquoi ces guerres civiles ont éclaté et cherche ceux qui en ont le plus profité. Poursuivant une argumentation commencée dans son livre précédent, *The Conquest of Poverty: The Calvinist Revolt in Sixteenth Century France* (Leiden, 1986), Heller suggère que les guerres de religion ont été provoquées par un accroissement des tensions sociales tout au long de la première moitié du seizième siècle. La majorité des gens attirés par le protestantisme provenant selon lui des couches les moins favorisées de la société, les guerres qui éclateront dans les années 1560 ne pouvaient que prendre certaines caractéristiques de conflits de classe (p. 12).

Selon Heller, la crise économique qui affectait les paysans, les marchands et les artisans depuis le début du siècle créa un climat de tensions sociales qui se propagea des villes vers les campagnes. Un sentiment de révolte se développa et culmina dans ce que Heller conçoit comme trois grands mouvements populaires des guerres de religion, soit la révolte calviniste des années 1560, la Ligue catholique des années 1588-1594 et finalement les révoltes populaires des années 1590.

Ces mouvements révolutionnaires furent toutefois récupérés par la bourgeoisie qui, forte de son ascension sociale au cours de ce siècle, était prête à défier les fondations politiques, religieuses et sociales de l'ordre existant (p. 47). La noblesse, pour assurer son emprise sur la société de l'époque, transforma cette révolution en contre-révolution. Les nobles des deux religions s'associèrent pour combattre l'alliance entre la plèbe et la bourgeoisie. Les nobles protestants laissaient les nobles catholiques piller librement les communautés protestantes. De même, les aristocrates réformés avaient la voie libre pour saccager les régions habitées en majorité par des catholiques (pp. 58, 62). Les guerres de religion se transforment ainsi, selon Heller, en une réaction féodale dirigée par l'aristocratie (p. 70).

Centrale à l'argumentation de l'auteur est l'affirmation que la société française du seizième siècle était divisée en classes sociales, non pas selon l'appartenance à un ordre, comme l'avancent Roland Mousnier et ses élèves dans leurs travaux. À l'appui de cette thèse, Heller nous présente au fil des pages toute une série d'incidents distincts où se manifestait selon lui une opposition entre l'élite de l'époque et le petit peuple. La présentation de ces conflits sociaux permet également à l'auteur de rejeter les propos de Fernand Braudel qui faisait l'éloge dans ses études d'un "beau XVI^e siècle".

Ce livre nous rend service en nous rappelant qu'effectivement des tensions sociales existaient à cette époque. À ce titre, il permet de nuancer l'approche adoptée par Denis Crouzet dans *Les guerriers de Dieu* (Paris, 1991) qui tente d'expliquer les guerres civiles en ne se basant que sur les tensions religieuses de la période.

Toutefois, peut-on évacuer du débat ces dites tensions religieuses comme le fait Heller? Peut-on expliquer les guerres de religion en ne privilégiant qu'un seul processus?

Ce problème, Heller l'aborde dans son introduction lorsqu'il reconnaît que l'antagonisme de classes n'est qu'un des antagonismes qui divisaient la société française de l'époque, que les relations de dépendance personnelle ou l'appartenance à une religion créaient des alliances qui transcendaient les classes sociales (p. 9-10). Malheureusement, au fil des pages, Heller semble oublier ces précautions pour ne se concentrer que sur le conflit supposé entre classes sociales. Cette approche affaiblit grandement la crédibilité de son argumentation, d'autant plus que les travaux récents de James Farr sur Dijon ou de Daniel Hickey sur le Dauphiné présentent une société beaucoup plus complexe que ne le suppose Heller. Une même personne pouvait faire partie simultanément de plusieurs formes d'organisation sociale, que celle-ci soit verticale comme une corporation professionnelle, ou horizontale comme une classe sociale. De plus, des travaux récents qui, il est vrai, n'étaient pas tous accessibles à Heller au moment de rédiger son livre insistent sur l'importance de la religion pour cimenter les hommes d'une même communauté à cette époque. Barbara Diefendorf pour Paris, Robert Schneider pour Toulouse mettent l'accent sur ce point. On ne peut donc pas complètement évacuer la question religieuse du débat.

De même, la violence engendrée par les guerres de religion prend plusieurs formes qui ne sont pas abordées dans le livre de Heller. Si les nobles de toutes les religions se sont alliés pour s'en prendre aux démunis, comment expliquer les batailles qui opposeront les uns aux autres les membres de l'aristocratie? Comment expliquer que des marchands s'en prendront à d'autres marchands, des paysans à d'autres paysans? Où se situe dans ce schéma la tentative d'assassinat contre l'amiral de Coligny commandée par les Guise en août 1572 qui conduira au massacre de la Saint-Barthélémy? Comment expliquer l'assassinat d'Henri III en 1589 ou même celui d'Henri IV en 1610?

Finalement, il ressort du livre de Heller que le petit peuple ne réagissait pas toujours de la même façon face à une situation donnée. Ce fait est particulièrement clair lorsqu'il traite des révoltes des années 1590 qui constituent selon lui un des trois grands mouvements populaires de cette époque. Alors que certains membres du peuple, pour dénoncer le rôle de la noblesse et du clergé dans les guerres civiles, deviennent d'ardents défenseurs du royalisme et donc du principal représentant de l'élite, d'autres rejettent toute forme d'autorité en se faisant les défenseurs de la démocratie (p. 120). Heller ne nous explique pas les raisons de ces différences. Un tel exercice l'amènerait peut-être à nuancer une de ses conclusions principales alors qu'il affirme que, du début à la fin, les guerres de religion "represented a kind of class war from above" (p. 136).